

5.4.6 Les Rotschild, une famille bien ordonnée"

M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot

Eds. La Dispute, 1998

Ce livre relate la saga de la famille Rotschild du 19^e siècle à nos jours et tente d'en comprendre la trajectoire.

En vous appuyant sur les concepts de *Gemeinschaft/Gesellschaft* de Tönnies, caractérisez le fonctionnement de la famille Rotschild. Pour vous aider, distinguez les objectifs poursuivis par la famille et les moyens utilisés.

Éléments de contexte : Le ghetto de Francfort

Les restrictions quant aux lieux de résidence ou aux déplacements condamnaient les Juifs de Francfort à des conditions de vie difficiles et à de fréquentes vexations, quand il ne s'agissait pas d'injures ou de violences physiques. Les Juifs avaient l'interdiction de fréquenter certains lieux publics ou cabarets. Aussi « étaient-ils fort peu considérés. Il arrivait souvent que, lorsqu'ils se montraient publiquement, on les accueillît par des exclamations ironiques, par des coups ou par des pierres » [Corti, 1929, 13]. Le ghetto, surpeuplé et insalubre, malgré la relative aisance matérielle de certains de ses habitants, était séparé du reste de la ville par de hautes murailles dont les portes, gardées en permanence par des soldats, étaient fermées dès la tombée de la nuit et « restaient closes les dimanches, les jours fériés chrétiens et les quatre derniers jours de la Semaine sainte » [Elon, 1997, 14]. La population du ghetto était estimée à quelque 3 300 habitants en 1815. À la suite d'expulsions au XVI^e siècle, le ghetto avait été repeuplé sélectivement, selon des conditions « rigoureuses d'apports de capitaux et d'une lourde taxation » [Karady, 1997, 37]. La claustration forcée, les brimades, le souvenir des massacres subis par la communauté, la crainte de leur retour, tout cela marquait les jeunes du ghetto. Meyer et, après lui, ses cinq fils, n'oublièrent jamais.

Opprimés et menacés, les Rothschild ont pu rechercher dans la prospérité de leurs affaires et dans la richesse, si ce n'est une revanche, du moins des garanties quant à l'avenir. Faire

fortune était peut-être le meilleur moyen de passer au travers des dangers qui n'ont cessé de peser sur la communauté juive. Et, de fait, il n'y eut pas d'autre victime des camps nazis, parmi les Rothschild, que la femme de Philippe, propriétaire du château Mouton-Rothschild. Non juive et non convertie, Élisabeth de Chambure dut son tragique destin à son assurance de ne rien avoir à craindre. La famille juive issue du ghetto de Francfort, bien loin de nourrir une pareille certitude, prit à temps le parti de l'exil. La prudence fut un trait constant de l'attitude des membres de la lignée. Durant tout le XIX^e siècle, les différentes branches de la dynastie s'attachèrent à ne pas réveiller l'antisémitisme dormant, ou à ne pas répondre aux provocations d'un Drumont. Ce qui valut parfois aux Rothschild d'être critiqués dans leur propre communauté. Comme, dans les années trente, lorsque Robert, président du consistoire de Paris depuis 1933, exprime son désir de voir les réfugiés juifs d'Europe centrale ou d'Allemagne s'assimiler au plus vite. Pour autant, certains Rothschild, dans l'entre-deux-guerres ou après la Libération, n'hésitent pas à soutenir l'État naissant d'Israël. Attitude qui peut encore renvoyer aux périls vécus par les Juifs européens.

Malgré le souci constant de vouloir s'insérer dans la meilleure société, les Rothschild ont été victimes de leur succès. Il est des familles

plus riches, mais ils présentent l'intérêt idéologique d'être juifs : ils fournissent un bouc émissaire commode, propre à détourner sur lui la revendication sociale et la dénonciation des inégalités. Durant tout le XIX^e siècle, et plus cruellement encore pendant les années trente et quarante, les Rothschild furent les cibles d'un antisémitisme bien utile aux capitalistes, parfois relayés par certains courants du socialisme naissant, les uns et les autres trouvant, dans l'exemple le plus typique de la réussite juive, la cible imaginaire vers laquelle ils pouvaient dévier la colère de tous ceux qui souffraient de l'exploitation. « L'antisémitisme canalise les poussées révolutionnaires vers la destruction de certains hommes, non des institutions » [Sartre, 1961, 51].

Cinq capitales

Nathan inaugure une forme d'internationalisation qui allait connaître d'autres développements. La solidarité familiale permet de commercer aux conditions les plus avantageuses. Le transfert des capitaux se réalise en toute confiance par un simple jeu d'écritures sans qu'il y ait à recourir à des transports de fonds risqués.

La réussite de Nathan à Londres contribue à transformer la compagnie de Francfort en un établissement bancaire important qui obtient de négocier des emprunts publics. Elle fait aussi germer l'idée de créer une banque européenne avec ses filiales dans différents pays. Le plus jeune des cinq fils, Jacob, tient dès 1810, avec son frère Salomon, un établissement à Gravelines. Ils importent des produits en provenance des colonies britanniques. James s'établit à Paris en 1811. Ses débuts y sont plus lents et plus difficiles que ceux de Nathan à

Londres, peut-être parce que la communauté juive y était moins bien soudée. Elle y était en tout cas plus nombreuse, comptant environ 40 000 membres à la veille de la Révolution, contre 20 000 en Angleterre vers 1825 [Karady, 1997, 36].

Amschel, l'aîné des fils de Meyer, lui succède à sa mort en 1812. Salomon s'installe à Vienne vers 1820, à l'occasion du lancement d'un emprunt par l'Autriche. Il était nécessaire, pour mener à bien l'opération, que la maison soit représentée sur place. C'est aussi pour mener à bien les tractations autour d'un emprunt, cette fois du roi de Naples, que Calmann (« Carl ») part en Italie. La maison napolitaine est créée dans les années 1820.

Toute dynastie relève du mythe fondateur des origines. Pour les Rothschild, il s'agirait d'une décision du patriarche, Meyer, répartissant ses cinq fils dans cinq des capitales économiques de l'époque. La réalité est moins limpide. Pris dans les troubles et les opportunités des guerres napoléoniennes et du blocus de 1806, les cinq frères sont dispersés à travers l'Europe. Si Nathan s'est fixé à Londres où il sait se rendre utile à son nouveau pays, Carl et Amschel suivent le Konprinz Guillaume, fuyant son fief de Cassel. James et Salomon, pendant ce temps, spéculent sur les monnaies et sont le plus souvent en France. Les cinq frères mettront

vingt ans à achever la mise en place d'un dispositif qui n'existera que bien après la disparition de leur père.

Cette dispersion de la fratrie fut au principe d'un réseau d'une rare efficacité. En fondant leur entreprise sur des structures familiales, les Rothschild n'ont peut-être fait que porter à son point de perfection une stratégie qui fut aussi mise en œuvre par les financiers juifs de la City ou par les cours européennes qui pratiquèrent très tôt une politique d'alliances matrimoniales très inspirée par la raison d'État. De même, les familles de négociants et d'armateurs grecs installèrent délibérément des fils dans les différents lieux importants pour leurs activités. En se mariant dans les pays d'accueil, ils densifiaient les réseaux déjà créés en y confortant leur inscription. Dans ces familles, les mariages, du moins dans les premières générations fondatrices de la lignée, ne sont jamais simplement l'alliance d'un homme et d'une femme. Ils sont aussi celle de deux stratégies économiques.

Si donc les Rothschild ont été parmi les précurseurs, dans cette forme familiale de l'internationalisation de l'économie, ils n'avaient pas le monopole de cette stratégie. Les relations de confiance sont essentielles dans l'activité de la banque. Il n'est pas étonnant que, dans ce domaine, les liens familiaux viennent doubler les liens d'affaires. « En Amérique, le groupe

dominant dans la première moitié du XIX^e siècle fut celui des Brown, créé en 1801 à Baltimore sous le nom d'Alexander Brown and Co, importateurs de toile, et qui vers 1825 avait installé des filiales à New York, Philadelphie et Liverpool. Des familles suisses comme les Hentsch et les Odier envoyèrent leurs enfants à Paris où ils fondèrent des maisons qui coopèrent étroitement avec les sociétés de leurs parents à Genève » [Landes, 1993, 34-35]. Au réseau complexe des échanges répond une structure homologue, tout aussi enchevêtrée, dessinée par l'imbrication inextricable des alliances à l'intérieur de la même famille ou avec des familles du même milieu social.

Cinq frères. cinq capitales.
une seule société

Les contrats qui lient le père et ses fils, puis ceux qui associent les frères eux-mêmes, après la disparition de Meyer, vont se succéder, mettant en évidence la volonté commune de maintenir les bonnes relations et la solidarité entre les branches de la dynastie. Les contrats prévoient des sanctions contre tout associé qui oserait recourir au tribunal pour régler un conflit. La maison Rothschild apparaît ainsi comme « une firme unique à plusieurs têtes » [Gille, 1965, 447]. Jusqu'en 1836, soit vingt-quatre ans après la mort de Meyer, les différents

bilans sont réunis tous les ans à Francfort. Vienne et Naples sont des filiales de la maison mère et n'accèdent à leur indépendance qu'en 1844. Les actes des sociétés, au fil des années, définissent les parts de chacun des frères. Dès 1836, à Londres, Lionel remplace son père Nathan, renforçant la logique dynastique puisqu'on en est alors à la troisième génération. Le testament de Nathan, qui meurt à 59 ans à Francfort, au cours des cérémonies du mariage de son fils Lionel, ressemble fort à celui de Meyer. Il stipule que la famille Rothschild doit rester unie malgré sa dispersion à travers l'Europe, et que pour cela les décisions importantes doivent être prises après consultation des oncles.

Chacun des frères possède des parts dans chacune des sociétés. Ainsi, en 1818, « James possédait trois seizièmes de sa banque parisienne, de même que tous ses frères, alors que Nathan en détenait quatre seizièmes » [Lottman, 1995, 20]. Bien entendu, il s'agit de participations croisées, des structures semblables se répétant à Londres, Vienne, Naples et Francfort. Ce mode d'organisation familial perdure jusqu'à nos jours. Les héritiers de la branche française siègent au conseil d'administration de N. M. Rothschild à Londres, tandis que réciproquement le chef de la branche anglaise participe au conseil des commanditaires de la Rothschild et Cie Banque de Paris. Ces parte-

naires se retrouvent dans la société Rothschild España et dans la Rothschild Bank à Zurich. On n'en finirait pas de démêler l'écheveau : les mailles du filet familial et celles des affaires sont toujours étroitement imbriquées.

Solidarité dynastique

Le sens de la famille apparaît symboliquement dans l'adjonction du prénom du père à ceux des fils. Au début du XIX^e siècle, Meyer adopte la forme Mayer, « qui avait une consonance plus germanique » [Elon, 1997, 103], et c'est sous cette forme que le prénom sera repris par Amschel Mayer, Salomon Mayer, Nathan Mayer, Carl Mayer et Jacob Mayer. Trois d'entre eux transforment leur prénom principal, sans doute dans le même but : en atténuer les consonances juives. Amschel se fait appeler Anselm, Carl se prénomme en réalité Calmann, et Jacob devient James.

L'individu, maillon de la lignée

De génération en génération, les prénoms de famille sont pris et repris, de façon composée ou simple, de telle sorte que s'orienter dans la généalogie des Rothschild est un exercice difficile. Mais surtout cette pratique est typique des familles de la noblesse ou de la vieille bourgeoisie. Cette récurrence des prénoms permet

d'inscrire les individus dans la lignée, de les insérer dans une tradition familiale. Il s'agit de signifier l'appartenance à un ensemble d'une réalité supérieure à celle des individus, qui les englobe et à laquelle ils doivent l'essentiel de leur identité. Les prénoms viennent conforter le poids du patronyme. La dynastie est érigée en collectif, désigné par l'usage du pluriel (les Rothschild), qui semble les doter d'une volonté unique. Une dynastie familiale fonctionne à l'image de ce que Ernst Kantorowicz décrit pour la royauté, cette « institution politique rien moins que terrestre », qui conduit à considérer le roi comme immortel, au-delà de la finitude de l'homme, grâce à l'institution politique qui le transcende. Si bien qu'à ses obsèques le cri de rigueur est « le roi est mort, vive le roi », expression « de la contradiction entre le caractère transitoire de la chair et la splendeur immortelle d'une dignité que cette chair était censée représenter » [Kantorowicz, 1989, 296, 313]. De la même manière, un Rothschild n'est qu'un élément d'un tout qui le transcende mais qui lui accorde une immortalité symbolique.

Les branches anglaise et française seront les plus prospères. Celle de Francfort cesse d'être le centre de concertation et de coordination des firmes de la maison Rothschild avec la mort, en 1855, d'Amschel, qui est sans descen-

dance. Une activité bancaire continue toutefois dans la cité des origines grâce à Anselm Salomon, le fils du fondateur de la branche autrichienne. Celui-ci, Salomon, meurt également en 1855, de même que Carl, installé à Naples. Cette année 1855 voit donc disparaître trois des cinq fils de Meyer. Pourtant il ne s'en suit aucune crise de succession. Mayer Carl, le fils aîné de Carl, issu de la branche napolitaine, mais ayant épousé une fille de Nathan, vient seconder son cousin à Francfort, en prenant la responsabilité des affaires familiales en Allemagne. Toutefois, la firme de Francfort finira par disparaître, faute d'héritiers pour Mayer Carl et pour son frère Wilhelm Carl. Ces deux fils de la lignée napolitaine n'ont en effet « que » des filles, sept pour le premier et trois pour le second : l'absence d'héritier mâle ne permettant pas d'assurer la succession, la maison mère de Francfort s'éteint en 1901 avec Wilhelm Carl. Le processus dynastique suppose la vitalité du patronyme. Or celle-ci est liée aux hommes. Les femmes, en perdant leur nom de jeune fille, perdent une part du capital symbolique sur lequel repose magiquement la croyance sociale dans une essence d'exception de la lignée.

Proximité spatiale et proximité familiale

Espaces résidentiels urbains

La densité du réseau familial et les alliances entre cousins se manifestent de façon spectaculaire dans l'espace urbain. Cela est particulièrement net à Paris. « En 1838 l'achat par James de l'hôtel Talleyrand, rue Saint-Florentin, conduit les Rothschild dans le VIII^e arrondissement où ils construisent une dizaine de maisons entre la rue du Faubourg-Saint-Honoré, l'avenue de Marigny, la rue Berryer, la rue de Monceau, l'avenue Friedland et l'avenue de Messine » [Prévost-Marcilhacy, 1995, 45]. Ces demeures sont en réalité d'importants hôtels particuliers dont la magnificence est à la mesure de la fortune de leurs habitants. L'hôtel de la rue Berryer, construit pour Salomon de Rothschild, l'un des quatre fils de James, accueille aujourd'hui le Centre national de la

photographie. Cet hôtel, ayant été légué à l'État, est donc un lieu public qui permet de prendre la mesure des fortunes ainsi rassemblées. Le parc actuel, à quelques pas de l'Arc de Triomphe, s'étend encore sur quelque quatre mille mètres carrés.

La rue du Faubourg-Saint-Honoré et son quartier, où les gens de finance s'étaient fait construire de luxueux hôtels dès le début du XVIII^e siècle, furent en partie colonisés par la famille durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Nathaniel, après son mariage avec Charlotte, s'installe en 1856 au numéro 33, dans un hôtel qui abritait auparavant l'ambassade de Russie. Pendant la guerre de 1914-1918, Henri, leur petit-fils, accueille au rez-de-chaussée de cet hôtel le Cercle de l'Union interalliée, créé pour recevoir les officiers supérieurs alliés. Le Cercle, l'ayant racheté en 1918, en fait son siège après l'armistice.

Un autre fils de James, Edmond, possède, au 41 de la même rue, l'ancien hôtel de la baronne de Pontalba construit en 1842. Décoré de boiseries des XVIII^e et XIX^e siècles, l'hôtel est acquis par les États-Unis, qui en font la résidence de leur ambassadeur. Le 47 est aujourd'hui occupé par les bureaux de la Compagnie financière Edmond de Rothschild Banque. À deux pas, au 23 de l'avenue de Marigny, l'hôtel particulier fastueux, construit en 1873, qui héberge de

nos jours les chefs d'État hôtes de la présidence de la République, est occupé successivement par Gustave, fils de James et Betty, et par son propre fils, Robert. Puis, à la génération suivante, Alain en vend la plus grande partie à l'État, conservant assez d'espace dans le parc pour y faire construire une demeure où habitent encore ses descendants. Enfin, en face de l'hôtel de l'avenue de Marigny, mais de l'autre côté des jardins du palais présidentiel, au 10 de la rue de l'Élysée, Edmond et Nadine abritaient leurs séjours parisiens, lorsqu'ils n'étaient pas dans leur château de Pregny, en Suisse, ou dans celui d'Armainvilliers, en Seine-et-Marne.

Cette proximité spatiale des demeures des Rothschild à Paris était la manifestation d'une proximité sociale et familiale. Par son caractère exceptionnel, elle affichait de manière exemplaire cette propension des hautes classes à vivre dans un entre-soi exclusif des autres catégories sociales. Cette proximité spatiale supposait des proximités affectives, avec des solidarités fondamentales, mais elle induisait aussi des tensions, des surenchères et des rivalités. On y était à la fois proches et dans un rapport d'émulation. La proximité des demeures et leur manière de rivaliser dans le luxe, l'élégance et le bon goût exprimaient la structure familiale comme structure sociale: la concurrence au sein d'un groupe uni pour l'essentiel.

Les mariages entre Rothschild

Meyer eut donc cinq fils. Un seul, Amschel, qui demeure à Francfort et prend la succession de son père, reste sans descendance. Il en va autrement pour ses frères à la fécondité plutôt élevée. À la seconde génération, James, fondateur de la branche française, épouse en 1824 la fille de son frère Salomon, fondateur de la branche viennoise. Bettina, que l'on appelle Betty dans toute la bonne société parisienne, est donc sa nièce. Le mariage est célébré dans le giron familial de Francfort. « Quel plaisir de pouvoir continuer [...] à s'écrire en hébreu, langue que la première génération des Rothschild préféra toujours à toute autre » [Muhlstein, 1981, 87]. Ainsi les petits et les grands secrets de la famille seraient mieux gardés. Si les gains affectifs et psychologiques sont appréciables, cette pratique de l'hébreu exprimant une identité à la fois culturelle et religieuse, il reste que le principe de ces alliances est à rechercher aussi dans les bénéfices économiques qu'elles sont à même de favoriser. Les liens du sang et ceux du mariage viennent conforter les solidarités financières.